



HAL
open science

La réception de l'œuvre économique de Cournot

Nathalie Sigot

► **To cite this version:**

Nathalie Sigot. La réception de l'œuvre économique de Cournot. Actualité de Cournot, Vrin, pp.125-149, 2005, Histoire de la philosophie. halshs-00457631

HAL Id: halshs-00457631

<https://shs.hal.science/halshs-00457631>

Submitted on 17 Feb 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PARU IN TH. MARTIN (ED.),
Actualité de Cournot,
Paris : Vrin (coll. "Bibliothèque d'histoire de la philosophie"), 2005, pp. 125-149.

La réception de l'œuvre économique de Cournot

Nathalie Sigot,
PHARE

Lorsque les *Recherches sur les principes mathématiques de la Théorie des richesses* de Cournot paraissent en 1838, elles ne suscitent guère d'intérêt, si ce n'est en Allemagne où elles font l'objet d'une traduction (Vatin, 1998 : 169n) ¹. A l'inverse, Cournot tient aujourd'hui une place importante en économie, suscitant des recherches qui ne se limitent pas au seul domaine de l'histoire de la pensée économique : il fait partie, avec Quesnay et Walras, des économistes français les plus souvent cités (Negishi, 2001 : vii) et est considéré comme l'un des plus grands économistes de tous les temps. L'objet de ce papier est d'étudier la manière dont cette perception des travaux économiques de Cournot a évolué, depuis le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, en identifiant les principaux éléments qui l'ont déterminée : ceux-ci sont d'ordre méthodologique (I), idéologique (II) et analytique (III).

I - LE DÉBAT MÉTHODOLOGIQUE

L'une des principales causes généralement avancée pour expliquer l'absence de reconnaissance de Cournot par ses contemporains tient à la méthode mathématique qu'il utilise dans son premier ouvrage économique, les *Recherches*. Excepté Jorland, qui rejette cette idée comme un « mythe », puisque « dès le XVIII^{ème} siècle, la mathématisation de l'économie politique est à l'œuvre dans toute recherche économique » (Jorland, 1977 : 12), les historiens de la pensée économique s'accordent en effet sur l'idée d'une forte résistance à l'économie mathématique (1). Si tous les pays semblent concernés, le cas de la France est cependant discuté, du fait de l'importance des ingénieurs économistes qui se sont très tôt efforcés d'évaluer les mesures d'ordre économique par le biais du calcul (Quddus, 2000/1 : 40) ². La reconnaissance de l'apport de Cournot a alors évolué, sous l'effet de la transformation du rapport des économistes avec la mathématisation de leur discipline : c'est comme représentant de l'économie mathématique qu'il a d'abord retenu l'attention. Ce faisant, ses

¹Cette traduction allemande, à laquelle Cournot lui-même se réfère dans ses *Principes*, a été perdue. Pour plus de détails, cf. Martin (1998 : 48-50) qui donne la liste des traductions des ouvrages de Cournot ; au XIX^e siècle, les *Recherches* ont été traduites en italien (1878), en anglais (1897) et en allemand.

²Comme le souligne Etner (2000 : 172 et s.), on notera cependant que le calcul économique n'est pas assimilable à l'économie mathématique : cette dernière reste abstraite alors que le calcul s'intéresse aux mesures concrètes de politique économique.

apports proprement analytiques étaient passés sous silence : seule la méthode qu'il avait employé justifiait qu'on le citât (3). Cependant, les réticences des économistes face à la mathématisation de la discipline ne peut, à elle seule, expliquer ce retard dans la reconnaissance de Cournot (2).

1. La force opposition à l'économie mathématique de la part des économistes universitaires, qui « avaient un monopole virtuel sur l'économie 'officielle' » a souvent été soulignée (Ekelund and Hebert, 1999 : 352) : détenteurs d'une position institutionnelle forte - ils contrôlent en particulier l'*Institut de France*, l'Académie des Sciences Morales et Politiques, la *Société d'Economie Politique*, le *Journal des Economistes*, la maison d'édition Guillaumin et la plupart des enseignements d'économie (*ibid.* : 25)³ -, ils « décourage[nt] toute originalité et innovation » (*ibid.*).

Cournot lui-même, en 1838, aborde la question de la réticence de ses contemporains face à l'emploi des mathématiques dans la théorie économique. A travers sa critique des *Principes d'économie politique* de Canard [1801], il explique même les raisons des préjugés de ses contemporains contre une telle méthode :

« Ces prétendus principes sont si radicalement faux, et l'application en est tellement erronée, que le suffrage d'un corps éminent n'a pu préserver l'ouvrage de l'oubli. On conçoit aisément que des essais de cette nature n'aient pas réconcilié avec l'algèbre des économistes tels que Say et Ricardo » (1838 : 4).

Cournot propose alors de fonder la théorie économique « non pas sur l'algèbre élémentaire, mais [sur] cette branche de l'analyse qui a pour objet des fonctions arbitraires, assujetties seulement à satisfaire à certaines conditions » (*ibid.* : 5). Ce n'est pas l'usage des mathématiques en tant que tel qui lui semble être rejeté par les économistes : une telle erreur d'appréciation tient sans doute au fait que le débat sur la question est encore balbutiant au moment où il écrit. Il naît réellement bien *après* 1838 : on peut le dater au tout début des années 1870, lorsque « l'économie mathématique entre en concurrence avec l'économie politique traditionnelle » (Zylberberg, 1990 : x)⁴. Ce n'est en effet qu'à partir du moment où les économistes anti-mathématiques se sentent en danger qu'il occupe le devant de la scène : à partir de 1856, le *Journal des économistes*, organe principal de diffusion des idées des économistes libéraux français, prend ainsi plusieurs fois position contre l'emploi des mathématiques

³Concernant la Maison d'édition Guillaumin, voir Le Van Lemesle (1985) ; sur le *Journal des économistes*, voir Lutfalla (1972) pour la période 1841-1853. L'enseignement de l'économie politique est assuré par les libéraux au Conservatoire des arts et métiers et au Collège de France. La chaire d'économie industrielle du Conservatoire des arts et métiers, créé en 1819 est confiée d'abord à J.B. Say (1820-1832), puis à Blanqui (1833-1854) ; Wolovski leur succède en 1860. Au collège de France, la chaire d'économie politique, créée en 1832, est confiée la même année à J.B. Say. Pellegrino Rossi le remplace en 1832, jusqu'à 1840. C'est ensuite Michel Chevalier puis, après l'échec de la candidature de Walras, P. Leroy-Beaulieu qui leur succèdent. D'autres chaires seront ensuite fondées. C'est le cas à l'Ecole des Ponts et Chaussées en 1846 : elle est confiée à J. Garnier - preuve d'une volonté 'd'ouvrir au libéralisme une école traditionnellement colbertiste' (Le Van Lemesle, 1991 : 379) - puis, à partir de 1882, à Baudrillard, 'libéral intransigeant' dont le cours consiste en 'la défense et l'illustration du credo libéral' (Etner, 1986 : 163). Voir également Lutfalla (1972 : 496) et Steiner (1986).

⁴Voir également Breton (1986 : 26-7), qui souligne que les débats sur les questions méthodologiques s'intensifieront à partir de 1860.

en économie (Breton, 1991 : 391-2) ⁵. Peu à peu, ce ne sont donc plus des réactions épidermiques, face à quelques rares publications d'articles ou d'ouvrages d'économie mathématique, mais bien une institutionnalisation du débat qui apparaît. Le danger est de plus en plus fort, en effet : les ouvrages de Walras et de Jevons, tous deux publiés au début des années 1870, y contribuent largement ; et bientôt l'échec des opposants à l'outil mathématique peut être constaté : ainsi Fisher pouvait-il écrire en 1898 que « pour le meilleur ou pour le pire, la méthode mathématique a finalement pris racine, et se développe avec une vigueur que ne pouvaient rêver ni ses défenseurs ni ses ennemis. » (Fisher, 1898 : 169). Le constat semble pouvoir être étendu à la France, même si les réticences furent peut-être ici plus longues à être levées.

2. Selon Magnan de Bornier (2000 : 102-3), l'histoire des commentaires concernant Cournot peut être découpée en quatre phases. Seule la première, « celle de *l'ignorance* » nous intéresse ici. Mais l'attribuer uniquement à des raisons d'ordre méthodologique serait réducteur. On sait en effet que l'un des premiers ouvrages français généralement reconnu comme précurseur de l'économie mathématique, les *Principes d'économie politique* de Canard [1801], a été couronné par l'Institut en 1801. Il est vrai que cette distinction est loin d'avoir fait l'unanimité ⁶ : la méthode employée par Canard est critiquée d'abord par Say, puis par Blanqui, pour qui l'auteur des *Principes d'économie politique* a eu « le tort d'introduire des formules d'algèbre dans les démonstrations économiques ». De même, l'attitude des économistes vis-à-vis de Dupuit a été bien plus favorable que celle qu'ils ont eu par rapport à Cournot. Contrairement à ce dernier, Dupuit est par exemple mentionné dans le *Dictionnaire de l'économie politique* de Coquelin et Guillaumin paru en 1852. La notice indique qu'il est « ancien élève de l'école polytechnique et ingénieur en chef directeur du service municipal de la ville de Paris en 1850. L'un des collaborateurs du *Journal des économistes* et des *Annales des Ponts et Chaussées* ». Il semble donc que le problème méthodologique ait certes participé au retard dans la reconnaissance de l'intérêt des théories économiques de Cournot, mais que d'autres éléments aient également joué (cf. *infra*). Mais surtout, les débats sur la méthode mathématique ont contribué à effacer les apports analytiques de Cournot. C'est ce constat que faisait en 1908 Edgard Depitre, dans une 'Note sur les oeuvres économiques d'Augustin Cournot' :

« l'on peut dire que Cournot est encore aujourd'hui sinon totalement méconnu, du moins généralement mal connu et fort imparfaitement compris et apprécié. Dans la plupart des livres et des cours, en effet, - et sauf de rares exceptions - il n'est guère parlé de lui qu'au seul chapitre de la méthode ou des écoles économiques. Cournot est donné comme un des fondateurs de la méthode mathématique, [...] mais il ne paraît avoir été que cela. » (Depitre, 1908 : 188-189).

⁵S'il est clair que l'opposition à l'économie mathématique est d'abord le fait des libéraux, certains d'entre-eux ont cependant fait preuve d'une plus grande tolérance (voir Breton, 1986 : 36-8).

⁶Selon Allix, seul Sismondi a reconnu l'importance de la théorie de Canard, dont il s'inspire dans son *Essai sur la richesse commerciale* (Allix, 1920 : 67). Mais cette reconnaissance n'a semble-t-il aucun rapport avec la méthode employée par Canard : elle concerne sa théorie de l'impôt.

La vérification d'un tel constat est aisée ⁷ et il est intéressant d'observer qu'il a été fait très tôt. Mais Depitre, après avoir déploré cet état de fait, se limitera dans cette même note, à une analyse purement épistémologique des écrits économiques de Cournot ; rien n'est dit sur ses apports proprement analytiques.

3. C'est en effet comme précurseur de la méthode mathématique que Cournot a d'abord forcé l'attention des économistes du XIX^{ème} siècle. Jevons comme Walras insistent tous deux sur cet aspect, et sont davantage réservés sur le contenu analytique des *Recherches* : si le premier se limite à souligner la différence entre sa propre analyse et celle de Cournot, qui « ne part pas de la théorie de l'utilité, mais commence avec les lois phénoménales de l'offre et de la demande » (1879 : xxxi), Walras va plus loin lorsqu'en 1863, il loue l'ouvrage de 1838 qu'il considère comme « très satisfaisant au point de vue mathématique et attestant, sous ce rapport, une grande habileté dans l'usage du calcul différentiel et intégral », tout en regrettant qu'il ne le fût pas « il faut le dire, à beaucoup près autant au point de vue économique, l'auteur s'étant à peu près borné, à cet égard, à emprunter, sans y rien changer, l'économie politique de Ricardo [...] » (Walras, 1863 : 158). Ses tentatives, pour que Cournot participe au débat sur la méthode qui se développe alors en France, confirment que l'intérêt principal qu'il voit dans les *Recherches* tient à la méthode : avoir la caution d'un mathématicien, auteur qui plus est d'un ouvrage économique dans lequel les outils mathématiques employés sont précisément ceux qui intéressent les marginalistes, lui semble pouvoir faire avancer la cause de l'économie mathématique. Ainsi, demande Walras à Cournot,

« ne pourriez-vous affirmer purement et simplement aux économistes la légitimité de notre méthode. Il vous suffirait pour cela de développer la préface de votre livre de 1838 dans les dimensions d'un article. [...] votre grande culture mathématique, scientifique et philosophique, et votre nom, lui donneraient pour nous une valeur et une portée toutes particulières. » (Lettre du 18 août 1874 in Jaffé, 1952 : 22-3).

Cournot s'y refuse : « Vous comprenez si bien ce qu'il y aurait à dire pour presser le mouvement [le développement de l'économie mathématique], que vous devriez le dire vous-même » (Lettre du 23 août 1874 in *ibid.*: 25-6) ⁸.

⁷Ainsi Block (1897 : 43-6) ne cite Cournot que par référence à la méthode mathématique tandis que Fontenay (1864) justifie qu'on ne s'intéresse qu'à la méthode de Cournot, du fait du manque d'intérêt analytique de ses théories.

⁸Les raisons d'un tel refus sont bien sûr discutées : trois hypothèses sont généralement avancées.

- la première voit dans le refus de Cournot la preuve d'un désaveu de la théorie walrasienne de sa part (voir Vatin, 2000) ;

- la deuxième est donnée par Cournot lui-même dans sa correspondance avec Walras : '... depuis 30 ans, je suis obligé de recourir à un lecteur pour ma pâture quotidienne ; bien entendu, que je ne trouve pas de garçon capable de me lire des mathématiques, ou que je peux pas lire des mathématiques avec les oreilles [...] et c'est ce qui m'a obligé depuis 30 ans à renoncer aux mathématiques' (Lettre du 3 septembre 1873 in Jaffé, 1952 : 11). C'est cette raison qui est la plus souvent retenue par les commentateurs : Nicoll, par exemple, qualifie la maladie d'yeux de Cournot de 'suprême tragédie', ajoutant que 's'il avait trouvé un bon oculiste [...], il aurait pu faire avancer les progrès de l'économie mathématique d'une génération.' (Nicoll, 1938 : 197) ;

- enfin, des raisons d'ordre épistémologique sont également données pour expliquer le refus de Cournot de participer à la promotion de l'économie mathématique : selon Ménard (1978), il s'agirait de la conséquence d'une prise de

Mais les publications de Cournot se font à contre-courant : pensant que ses *Recherches* sont passées inaperçues en raison tout particulièrement de la méthode qu'il avait adoptée, Cournot publie en 1863 ses *Principes de la Théorie des richesses* qu'il présente comme une reprise de son ouvrage de 1838 mais « dépouill[é] absolument de cet attirail d'algèbre qui effarouche tant en ces matières » (Cournot, 1863 : 3) ; et en 1877, sa *Revue sommaire des doctrines économiques* ne comprend pas davantage de mathématiques. Cette évolution a conduit à brouiller le message de Cournot, parce que celui-ci était, à cette époque, réduit à la question méthodologique. Le précurseur reconnu de l'économie mathématique, abandonnant la méthode qu'il avait contribué à introduire, à la fois décevait les partisans d'une telle méthode, en même temps qu'il fournissait à ses opposants des arguments pour en développer la critique. Parmi les premiers, Walras puis Aupetit ont été des plus virulents : Aupetit considère par exemple que, par cette évolution, son « oeuvre n'y gagna pas beaucoup de lecteurs : elle y perdit certainement en clarté, en concision, en élégance » (1905 : 378)⁹. Quant aux critiques de la méthode mathématique, le compte-rendu des *Principes de la théorie des richesses* par Fontenay résume parfaitement leur position :

« Quant à 'la forme' l'auteur me permettra de lui dire que, pour le commun des martyrs, son nouvel ouvrage [les *Principes*] en paraîtra la condamnation implicite. Car, puisqu'il a pu, comme il le dit lui-même, refondre, corriger et compléter même le premier essai [les *Recherches*], en le dépouillant absolument de la forme algébrique, le public économiste me semble, à un certain point, autorisé à lui dire : Pourquoi vous êtes-vous amusé à nous parler en hiéroglyphes *effarouchants*, puisque vous pouviez nous présenter tout cela, et même mieux que cela, en simple prose française et sans algèbre ? » (Fontenay, 1864 : 188).

On retrouve d'ailleurs ici l'un des principaux arguments utilisés contre l'économie mathématique : que les mathématiques n'ajoutent rien à la théorie, se contentant d'en donner une autre formulation parfois (voire souvent) moins claire. Appliquée à Cournot, cette conception de l'outil mathématique en économie comme simple langage qui traduit un énoncé littéraire, mais sans le transformer ni rien lui apporter, a conduit également à discuter la nature même de l'économie politique qu'il développe : en 1902, Rambaud explique ainsi que Cournot 'prenait, par exemple, une proposition d'Adam Smith ou de Jean-Baptiste Say, il la mettait en formule algébrique et tâchait d'en déduire les transformations nécessaires, à l'aide des procédés usités par les mathématiciens.' (Rambaud, 1902 : 435).

Si l'on s'en tient aux seules *Recherches*, les appréciations qu'elles ont suscitées chez les commentateurs au fil du temps montrent bien l'évolution des positions de la profession face à l'emploi des mathématiques en économie : ce n'est en effet qu'une fois le débat méthodologique apaisé que le contenu de l'ouvrage a pu faire l'objet d'une analyse véritable.

conscience par Cournot de l'impossibilité 'd'une science économique globale', du fait des 'discontinuités historiques' (*ibid.* : 23) - impossibilité qui l'aurait conduit à abandonner son 'analyse en termes d'équilibre' des *Recherches* (*ibid.* : 28).

⁹Le même point de vue se retrouve bien plus tard chez Pirou (1946 : 180), 'l'ouvrage fondamental et essentiel de Cournot, ce sont ses *Recherches* ; les deux autres livres sont plus diffus et plus vagues ; le développement y est plus banale et plus mou'.

II- LE DÉBAT IDÉOLOGIQUE

Dans un premier temps, il semble que l'étude du contenu de l'oeuvre économique de Cournot se soit limitée à une question d'ordre idéologique : ses principes sont-ils ou non conformes à l'esprit libéral qui domine la période du XIX^{ème} siècle ? En réalité, cette question n'était pas totalement sans lien avec le débat d'ordre méthodologique : ainsi que l'a montré Breton (1992), l'évolution de la position de Garnier, par exemple, vers une tolérance de moins en moins forte vis à vis des économistes mathématiciens peut s'expliquer par sa prise de conscience « que les mathématiques peuvent être utilisées dans le but de réfuter les idées libérales qui sont les siennes » (Breton, 1992 : 30). C'est ainsi la prétention qu'affichent, par exemple, Esmenard du Mazet ou Mesnil-Marigny (*ibid.*). Or, au moment où Cournot est découvert comme précurseur de l'économie mathématique, il vient de publier un ouvrage où il critique - dans des termes littéraires - le credo libéral.

Les économistes français du XIX^e siècle sont majoritairement partisans du libéralisme économique : la première partie de l'ouvrage collectif édité par Breton et Lutfalla (1991) classe ainsi « les économistes en présence » en « ultra-libéraux » (chap. 2), « libéraux modérés » (chap. 3) et « libéraux hétérodoxes » (chap. 4). Seuls sont exclus de cette typologie, Charles Gide et Paul Cauwès. Malgré cette quasi-unanimité apparente, le débat sur le rôle de l'Etat est loin d'être absent. Deux éléments y contribuent. Le premier est lié à l'histoire des faits. L'intervention étatique est de plus en plus forte, avec des dépenses publiques qui s'accroissent de manière considérable. Face à elle, les libéraux expriment leurs préoccupations et leur opposition, Bastiat étant l'un des plus virulents dans ce combat (voir Breton, 1985 : 239). Le second élément concerne le développement des courants 'socialistes' (2) : celui-ci suscite également de nombreuses inquiétudes, dont on trouve trace dès les années 1840 (Breton, 1985 : 236). Or, les libéraux ont tendance à considérer tous ceux qui défendent l'intervention de l'Etat dans l'économie comme des socialistes : que Cournot, comme plus tard Walras, développent des idées non conformes à l'esprit majoritairement libéral de l'époque (1) explique sans doute « l'acharnement avec lequel ils furent critiqués » (Breton, 1991 : 395-6). L'histoire est confirmée par les commentateurs du début du siècle : c'est ainsi que Rambaud, auteur d'une *Histoire des Doctrines économiques* explique le désintérêt des économistes pour l'oeuvre de Cournot par l'impossibilité de « pouvoir accepter les déductions qui y étaient amenées » (Rambaud, 1902 : 436) - ces « conclusions contre lesquelles protestait l'expérience » (*ibid.* : 435). De même, Cossa parle des « déductions erronées sur le commerce international » de Cournot (Cossa, 1899 : 366).

1. Les peurs suscitées au XIX^e siècle par les mouvements socialistes sont nombreuses et suscitent des réactions qui ne le sont pas moins : lorsque le *Journal des économistes* est créé, par exemple, ses rédacteurs le présentent comme une publication destinée au public « fatigué de systèmes téméraires » et qui « ne demande qu'à se reposer sur des idées qui ne causent pas de vertiges à sa

raison, d'inquiétudes à ses intérêts » (cité par Lutfalla, 1972 : 497). L'attitude des libéraux face aux économistes socialistes s'exprime au travers de deux critiques récurrentes. D'une part, ces économistes sont accusés de ne rien connaître à la théorie économique. C'est par exemple ce qui transparait *a contrario* dans un compte-rendu rédigé par Courcelle-Seneuil du *Capital* de Marx : ce dernier est considéré comme l'un « des rares écrivains socialistes qui ont lu, sinon étudié, les livres dans lesquels sont exposés les principes de l'économie politique » (Courcelle-Seneuil, 1884 : 471). De même, Bastiat reproche aux économistes socialistes de n'énoncer que des « doctrines vagues et indéterminées » ; Chevalier oppose « l'économie politique » aux « doctrines socialistes », la première étant aux secondes « ce que la science chimique de nos jours est aux théories désordonnées des alchimistes » (cités par Breton, 1985 : 235). D'autre part, les économistes socialistes sont dénoncés comme dogmatiques : le même compte-rendu du *Capital* qualifie cet ouvrage de « laborieuse pétition de principe » (Courcelle-Seneuil, 1884 : 472) dans lequel il n'y a « rien qui ressemble à de la science ; il n'y a que du sentiment et des sentiments qui, étant fondés sur de grosses erreurs, ne peuvent être bons et salutaires » (*ibid.* : 474).

Cournot semble avoir partagé, sinon ces conceptions, du moins ces peurs, comme le montrent les pages très critiques qu'il consacre aux mouvements socialistes dans ses *Considérations*. Sa virulence est telle qu'elle suscite une réaction de Charles Renouvier en 1873 : ce n'est pas le caractère critique de sa position qui est mis en cause, mais le fait d'avoir donné du socialisme une vision fautive, en ne retenant que les doctrines du « socialisme autoritaire » (Renouvier, 1873 : 95) :

« ... pourquoi ne songer qu'au socialisme autoritaire ? S'il plaît à M.C[ournot] d'affecter ce mot *socialisme* exclusivement aux systèmes qui ajoutent à la force sociale en diminuant la liberté, il est maître de cela faire : ... il suffit de s'entendre sur les mots. Mais ce n'est point une raison pour rejeter et ne soumettre pas même à l'examen une autre doctrine, suivant laquelle les relations du travail et du capital sont destinées à une transformation considérable, non pas grâce à des restrictions apportées à la liberté des travailleurs ou à celle des détenteurs du capital, mais par le simple effet du développement des facultés plus éclairées, mieux dirigées par tous, et par la substitution progressive des associations libres aux sociétés fatales » (*ibid.* : 95-6).

La réaction de Renouvier témoigne d'une certaine incompréhension des socialistes face à Cournot - non pas de tous les socialistes, mais de ceux que l'on peut qualifier de modérés. Ceux-ci rejoignent en effet de nombreuses thèses des anti-libéraux, en particulier sur la nécessaire intervention de l'Etat. Or, Cournot partage cette vue et parce qu'« il n'était prisonnier d'aucune orthodoxie », il « était mieux préparé que la plupart des économistes ses contemporains à comprendre le caractère d'acuité et de généralité que la question sociale a revêtu au XIXe siècle » (Laskine, 1912 : 53). L'accent mis sur les « antinomies et [...] contradictions économiques » dans la *Revue sommaire*, sur l'absence d'une main invisible, qui a souvent été soulignée (cf. de Villé et Ménard, 1989), ou encore sur les risques de l'économie de marché vis-à-vis de l'environnement, conduit à une question qui apparaît en filigrane chez plusieurs commentateurs anciens : pourquoi Cournot n'a-t-il pas été socialiste ? Car, si l'on en croit Laskine (1912 : 62), « commençant comme il commence, Cournot aurait pu finir en socialiste » ; de même, pour Bompaigne (1931 : 435), Cournot « se fait, du moins, à

cette époque [celle des *Principes*] le promoteur d'idées étatistes très développées qui, par certains côtés, constituent sous sa plume une déclaration à peu près socialiste ». « Et pourtant, conclut Laskine (1912 : 66), Cournot n'est pas socialiste ». Ce n'était sans doute pas à une telle conclusion que pouvaient parvenir les libéraux, eux si prompts à assimiler les anti-libéraux et les socialistes¹⁰. Toujours est-il que cet aspect de la pensée économique de Cournot l'a sans aucun doute desservi.

2. A défaut d'être socialiste, Cournot réserve à l'Etat un rôle non négligeable dans le domaine économique, à travers son analyse du commerce international : partiellement protectionniste en 1838, il l'est devenu ouvertement en 1863, puisqu'il n'hésite pas à finir ses *Principes* par une critique de Bastiat. Or, de nouveau, les libéraux font preuve de beaucoup d'intolérance face aux 'étatistes', que ce soit Paul Cauwès (cf. Gélédand, 1991 : 335-6 ; 349-50)¹¹, Charles Gide ou Léon Walras (cf. Breton, 1986 : 31-4 ; 1998 : 411-2). Cournot lui-même s'en plaint en 1877 : « Quand une école est devenue dominante, ses docteurs ont le même flair que des théologiens orthodoxes pour reconnaître, non seulement les propositions hérétiques, mais celles *qui sentent l'hérésie* ou qui y conduisent... » (cité par Laskine, 1912 : 53). Cette intolérance ne se manifeste pas uniquement par rapport à des individus ; elle conduit également l'un des principaux outils de diffusion de la pensée libérale, le *Journal des économistes*, à « ignorer de parti-pris la *Revue d'économie politique*. » (*Revue d'économie politique*, 1893 : 52).

Si on retrouve, face aux anti-libéraux les mêmes critiques que celles qui étaient faites aux socialistes - en particulier l'inculture (voir Léon, 1898 : 74)¹² -, la théorie du commerce international de Cournot suscite toutefois quelques commentaires d'ordre analytique. Certes, dans un premier temps, sa réception s'inscrit dans le débat sur le libéralisme. Cela apparaît clairement à la lecture des critiques qu'adresse Bastable à Cournot : sa théorie du commerce international est jugée fautive et les

¹⁰Cette assimilation rapide témoigne pourtant d'une méconnaissance profonde des mouvements socialistes par les libéraux, puisque tout un courant socialiste s'oppose alors à l'intervention de l'Etat : voir Halévy (1948 : 64-8).

¹¹Voir le compte rendu de la troisième édition des *Cours d'économie politique* de Cauwès par H. St-Marc dans la *Revue d'Economie Politique*, qui écrit en 1893, non sans ironie :

'Le dogme du « laissez-faire » régnait en paix sauf dans la législation ; celui du libre-échange ne soulevait pas de contradicteurs, sauf chez les hommes d'Etat et les gens d'affaires. [...] Mais, tout à coup, l'agrégé chargé du cours à la Faculté de droit de Paris publiait son enseignement, et c'était comme un point noir dans un ciel serein ; il niait l'universalité des lois économiques ; il admettait l'action économique de l'Etat [...] ; il déclarait que, pour certains pays, la protection est préférable au libre-échange. Le *Journal des économistes* en fut suffoqué. Quand il eut repris ses esprits, le châtiment ne se fit pas attendre ; une « plume autorisée » vint transpercer l'audacieux avec une rage qui n'avait rien d'académique, et sans doute se flattait-elle de pouvoir écrire, comme jadis Lassalle : « Maintenant, Monsieur, vous êtes scientifiquement mort ». Heureusement les gens qu'on tue au *Journal des économistes* se portent assez bien, et M. Cauwès arriva rapidement à une seconde édition' (St-Marc, 1893 : 857).

¹² 'On se demande, lorsqu'on entend les jugements que portent sur l'école libérale les adeptes de la nouvelle doctrine, où et comment ils ont lu les oeuvres qu'elle a produites', écrit ainsi H. Léon, en rendant compte de la naissance de 'l'économie politique nationale'.

erreurs qu'elle contient, étonnantes « de la part d'un savant distingué et doué du sens critique », sont expliquées par la double volonté de l'auteur de remettre en cause la théorie ricardienne et, ce qui n'est pas sans lien ici, de « donner une base scientifique au protectionnisme » (Bastable, 1900 : 245). Mais cette interprétation des erreurs de Cournot a très vite été contestée - sans doute le recul de la pensée libérale a-t-il permis d'envisager les écrits de l'auteur d'une autre manière : si l'on en croit Rist (1907 : 321) en effet, « le XIX^e siècle a commencé dans la défiance du gouvernement et dans l'enthousiasme de tous les publicistes pour la liberté économique et pour l'initiative individuelle. Il a fini au milieu des appels constants à l'intervention de l'Etat dans l'organisation économique et sociale. ». Ainsi, dès 1912, Barrault rapproche les conclusions interventionnistes de Cournot de celle de List : « la place de Cournot parmi les théoriciens du commerce international est donc à côté de celle de List ; comme lui, c'est un partisan des droits éducateurs et un théoricien de la solidarité de développement des industries nationales » (Barrault, 1912 : 122). En conséquence, les critiques sur le fond de la théorie cournotienne du commerce international ne remettent pas automatiquement en cause ses conclusions protectionnistes (*ibid.*) - un résultat que notera également, bien plus tard, Ménard (1978 : 294).

Mais la position de Cournot sur le protectionnisme ne serait pas la seule à avoir suscité des critiques d'ordre idéologique. Ménard présente ainsi les débats analytiques suscités par la théorie de la « concurrence limitée » de Cournot comme une conséquence de la remise en cause qu'elle contenait implicitement du « postulat que seule la concurrence parfaite établit un système rationnel, non arbitraire, et [...] garantit les plus grands avantages pour le consommateur » (Ménard, 1978 : 265) :

« les considérations sur les duopoles et oligopoles [...] présentaient [...] un double inconvénient pour des doctrines soucieuses avant tout de prouver la supériorité de la libre concurrence : la compétition imparfaite conduisait, dans les *Recherches*, à la détermination d'un prix unique, garantissant la stabilité du système : l'équilibre n'était donc pas l'apanage de la concurrence pure ; de plus Cournot esquissait une démonstration fort embrouillée pour tenter de prouver que malgré les rendements d'échelle, le prix en concurrence parfaite était inférieur à celui de la concurrence limitée. Mais alors les conclusions du premier point et les insuffisances du second ne risquaient-elles pas de justifier des analyses faisant l'éloge de la concentration oligopolistique ? » (*ibid.*)¹³.

C'est à la lumière d'une telle analyse que sont interprétées notamment les critiques de Bertrand, puis celles de Pareto. De la même manière que le débat idéologique apparaissait comme lié à celui de la méthode, il se serait donc traduit également dans l'évolution de l'appréciation analytique de l'œuvre économique de Cournot.

¹³A propos du monopole, Schumpeter parle, de la même manière, des 'brumes idéologiques' qui seraient venues obscurcir, non la conclusion de Cournot, selon laquelle le prix de monopole serait toujours supérieur à celui de 'concurrence illimitée', mais les réserves de Marshall face à ce résultat dans le cas où les coûts sont décroissants (Schumpeter, 1954, III : 303).

III - LE DÉBAT ANALYTIQUE

C'est « au moins depuis les années 30 » selon Etner (1987 : 107), à l'occasion de l'année du centenaire des *Recherches*, selon Guitton (1974 : 25) que l'œuvre économique de Cournot aurait été reconnue ¹⁴. Une fois sa méthode acceptée - faute de débat -, une fois oubliée ses positions en faveur du protectionnisme, ce sont ses apports analytiques qui ont été mis en évidence.

Si aujourd'hui, l'apport de Cournot semble, pour les économistes, se réduire à « l'équilibre de Cournot », un point de vue historique, plus large, conduit à mettre en évidence la variété des domaines où il est apparu, à un moment ou à un autre, comme un précurseur. On peut ainsi tracer, de manière un peu caricaturale, l'histoire de sa « reconnaissance ». Dans un premier temps, il est clair que ses apports analytiques ont été totalement passés sous silence : seule la méthode qu'il avait employée justifiait qu'on le citât (cf *supra*). Avec les années 1870, s'ouvre une nouvelle étape : les apports purement analytiques de Cournot sont peu à peu été redécouverts, au gré de l'évolution de ce qui constituait le cœur de la théorie économique. D'une période à l'autre, leur domaine a varié. Mais il est possible de les regrouper : certains sont effet le fruit de la méthodologie de Cournot (1), tandis que d'autres constituent autant d'innovations théoriques (2).

1. Il ne s'agit pas ici de reprendre le débat sur l'économie mathématique, mais d'envisager ce qui, dans la méthode suivie par Cournot, a été considéré comme un premier pas vers le développement de nouveaux domaines de l'analyse économique. De ce point de vue, la littérature retient deux éléments.

a. L'économétrie.

La conception du rôle des mathématiques dans l'économie, telle que la développe Cournot, est supposée avoir permis le développement d'une nouvelle branche de la science économique : l'économétrie. Dans un premier temps, celle-ci est largement consacré à la théorie de la demande (Morgan, 1990 : 11 ; 135) ¹⁵, et c'est alors tout naturellement que les premiers économétriciens se tournent vers Cournot (*ibid.* : 5), en raison du rôle pionnier qu'il a joué dans la définition d'une fonction de demande : « le concept de demande qui est le plus utile pour l'économiste statisticien est celui qui fut proposé pour la première fois par Cournot il y a près d'un siècle », déclare ainsi H. Schultz (1925 : 490). De même, Mirowski (1990 : 589-90) rappelle que Moore, l'un des pionniers de l'économétrie, « concevait apparemment une opinion enthousiaste de Cournot [...] au point d'avoir écrit une exégèse de ses travaux à l'attention des Américains [...] et d'avoir proposé de trouver un

¹⁴Signalons cependant la position d'Allix en 1920 qui, tout à sa défense de Canard, en vient à disputer à Cournot les mérites que la littérature commence pourtant à lui reconnaître : il critique alors 'les éloges un peu excessifs que, dans la glorification d'un centenaire, on a décernés à Cournot' (Allix, 1920 : 66).

¹⁵Selon Morgan (1990 : 11), les travaux économétriques se sont en fait développés dans deux directions différentes jusqu'aux environs des années 50 : l'analyse des cycles et celle de la demande de marché.

éditeur pour publier l'autobiographie intellectuelle de Cournot [...]. Dans ses derniers écrits, il manquait rarement une occasion de faire l'éloge de Cournot ». Ce sont, dans ce cas, principalement les travaux consacrés aux probabilités qui sont retenus par Moore, en raison de l'importance qu'ils donnent à l'observation statistique comme méthode (Le Gall, 1996 : 297-300).

D'un point de vue institutionnel, les hommages à Cournot de la part de la jeune *Econometric Society* créée en 1930, sont également appuyés : en 1933, dans un article paru dans le premier numéro de la revue *Econometrica*, Schumpeter présente Cournot comme l'auteur qui « a pleinement anticipé le programme économétrique dans ses *Recherches* » (Schumpeter, 1933 : 8) et en 1937, une session entière de la conférence de décembre de la Société d'Econométrie célèbre l'ouvrage de Cournot (cf. le compte-rendu paru dans *Econometrica*, vol. 6, n° 2, 1938 : 188-189). A l'occasion de cette célébration, un article de Roy (1938) fait écho à la position précédemment exprimée par Schumpeter, en affirmant que c'est la possibilité même d'une analyse économétrique que Cournot aurait reconnue dans ses *Recherches*. Pour preuve, Roy (1938 : 1555) cite l'extrait suivant des *Recherches* :

« Ce serait donc à l'observation à fournir les moyens de dresser entre des limites convenables une table des valeurs correspondantes de D et de p ; après quoi l'on construirait, par les méthodes connues d'interpolation ou par les procédés graphiques, une formule empirique ou une courbe propres à représenter la fonction dont il s'agit ; et l'on pourrait pousser la solution des problèmes jusqu'aux applications numériques » (Cournot, 1838 : 37).

Là où Roy voit une « claire intuition des voies qui seraient suivies un siècle après la publication de ses *Recherches* » (Roy, 1938 : 1555), Guitton conclut à une influence directe et explicite : « les économètres les plus avancés le reconnaissent comme leur ancêtre. » (Guitton, 1968 : 429 ; 1974 : 25).

Bien sûr, de nombreux économistes, dont l'œuvre est antérieure à celle de Cournot, ont développé des recherches quantitatives qui, aujourd'hui, sont considérées comme autant de jalons dans l'histoire de l'économétrie : Petty, King ou Davenant, en sont les principaux (voir Pesaran, 1987 : 8-9). Mais le rôle qu'a joué ici Cournot serait d'un autre ordre : il est « le premier [à avoir eu] l'intuition d'un tel programme mais faute de statistiques, il n'a pu mettre ses idées en pratique » (Breton, 1992 : 43), tandis que ses prédécesseurs seraient, eux, passés à la pratique, sans avoir eu d'intuition.

b. La théorie des jeux.

Le second apport issu de la méthodologie de Cournot tient à une différence que lui-même considérait comme cruciale, par rapport à celle de Walras : il part de l'analyse du monopole pour parvenir à celle de la « concurrence illimitée ». Cette méthode n'a certes pas fait l'unanimité : si, bien sûr, Walras la jugea inférieure à la sienne, suivi en cela par Aupetit, elle fut reprise par de nombreux autres économistes, en particulier Edgeworth, Zeuthen et Guitton (cf. Schmidt, 1987 : 937) et louée par eux, au point que Guilbaud considère qu'elle a permis le développement de la théorie des jeux : dans le cas du monopole, comme dans celui de la « concurrence limitée », les agents ont une action sur le marché. Par là, on ouvre la porte à l'introduction de comportements stratégiques. A l'inverse, en

concurrence, la valeur « a le caractère d'un fait *naturel*. [Elle] ne résulte ni de la volonté du vendeur, ni de la volonté de l'acheteur, ni d'un accord entre les deux » (Walras, 1874 [1900] : 26). Autrement dit, les agents dans ce cas sont *price takers*.

Certes, là encore, c'est davantage une intuition de la part de Cournot, qu'un développement théorique achevé : ce qu'aujourd'hui on désigne comme les « conjectures à la Cournot » suppose en effet, si l'on se place dans le cas d'un duopole, que chaque agent pense que l'offre de l'autre est indépendante de la sienne propre. Autrement dit, chacun anticipe que l'autre ne modifiera pas la quantité qu'il produit¹⁶ : il semble alors difficile dans ces conditions de donner aux conjectures de Cournot un contenu stratégique - ce qui n'est absolument pas contradictoire d'ailleurs avec la vision de la théorie des jeux non coopératifs statiques. Mais l'hypothèse fut fortement critiquée.

Par contre, le refus par Cournot d'envisager une situation de coopération¹⁷ et le résultat qu'il obtient dans le cadre de cette non-coopération, ont conduit à souligner la ressemblance de son analyse avec l'équilibre de Nash non coopératif : chez Cournot, en effet, la production décidée à l'équilibre par chacun des producteurs est telle qu'aucun d'entre eux n'a intérêt à choisir, seul, de s'en écarter (Cournot, 1838 : 90-91). Ce résultat, interprété comme une remarquable anticipation de l'équilibre de Nash a alors conduit certains économistes à suggérer de débaptiser « l'équilibre de Nash », pour lui donner le nom soit « d'équilibre de Cournot », soit « d'équilibre de Cournot-Nash » (voir Myerson, 1999 : 1070).

Que la théorie du duopole de Cournot et les critiques qu'elle a suscitées (cf. *infra*) aient été à l'origine d'un nouveau champs de recherche ne fait cependant pas l'unanimité : parce que Nash lui-même n'a jamais établi de relation entre sa solution et celle de Cournot, Léonard conclut qu'une filiation entre les deux, telle qu'elle est *habituellement* effectuée (notamment par Aumann, Shubik, Debreu : cf. Léonard, 1994 : 498 et n. 15 ; 507) n'est que le résultat d'une reconstruction dont le caractère historique est plus que douteux, puisque chez Cournot, « il n'y a aucune suggestion concernant le fait que les producteurs prennent des décisions de production alternatives, puisque seul un entrepreneur fait un choix dans une période particulière » (Léonard, 1994 : 505). Ce n'est qu'une fois l'équilibre de Nash connu que Cournot aurait été « relu et réinterprété » (*ibid.*)¹⁸.

¹⁶Que cette anticipation soit consciente ou non, la question ici ne se pose pas.

¹⁷Maintenant, imaginons deux propriétaires et deux sources, dont les qualités sont identiques, et qui, en raison de la similitude de leur position, alimentent concurremment le même marché. [...] *chacun de son côté* cherchera à rendre [son] revenu le plus grand possible. Nous disons *chacun de son côté*, et cette restriction, comme on va le voir, est bien essentielle ; car s'ils s'entendaient pour obtenir chacun le plus grand revenu, les résultats seraient tout autres [...] (Cournot, 1838 : 59). Cf. également Cournot (1838 : 62).

¹⁸Selon Léonard, la référence à Cournot comme précurseur de Nash s'expliquerait notamment par le désir de donner à l'équilibre de Nash une histoire, de le 'légitimer' ou, au contraire, de remettre en question l'originalité de Nash - cette dernière tentative lui paraissant provenir de la France (1994 : 505). Au contraire, pour l'auteur, il convient de réexaminer le contexte (historique, méthodologique, philosophique) dans lequel Nash a publié.

2. Si l'on en croit la littérature, les innovations théoriques présentes dans les *Recherches* de Cournot sont nombreuses et variées. Une comparaison de ce que cette littérature retenait au début du siècle et aujourd'hui permet de mettre à jour des éléments de permanence (a). Au contraire, certains apports de Cournot, considérés dans le passé comme fondamentaux, sont aujourd'hui dépassés (b). Ainsi, l'ouvrage de Blaug consacré aux *grands économistes avant Keynes* (100 auteurs sont répertoriés en 281 pages) nous renseigne sur ce qui, des analyses de Cournot, retient aujourd'hui l'attention des économistes : les trois domaines mentionnés sont la théorie de la demande, celle du monopole et celle du duopole. Si les deux premiers domaines ont été très tôt évoqués, le troisième n'est apparu que récemment, du fait des critiques qu'avait suscitée la présentation par Cournot du duopole (c)

a. Les apports indiscutés.

Parmi les éléments de permanence, il en est certains qui sont aujourd'hui presque oubliés - sauf dans des textes d'ordre explicitement historique -, tant ils sont passés dans le savoir économique de base. Nombreux étaient ainsi les économistes à souligner l'apport de Cournot sur la notion d'élasticité par exemple (Newman, 1987 : 125), même s'il est vrai, ainsi que le souligne Ménard (1978 : 19) qu'il s'agit en réalité d'une « intuition » - « encore maladroite et incomplète » - de la part de Cournot.¹⁹

Il en est de même pour la fonction de la demande : « si les classiques évoquent souvent l'idée selon laquelle la demande dépend des prix, la notion de fonction de demande, au sens mathématique, leur échappe et il faudra attendre Cournot pour qu'elle soit introduite dans l'analyse économique » (Béraud, 1992 : 406 ; voir également Schumpeter, 1954, III : 281 ; Spiegel, 1983 : 509). Mais alors que celle-ci a très tôt été identifiée comme l'un des principaux apports de Cournot (Walras, 1874 [1900] : 162, 436, 444 ; Fisher, 1898 : 181-182 ; Aupetit, 1905 : 389-90)²⁰, la présentation adoptée par l'auteur conduit aujourd'hui Mirowski, à revenir sur cette attribution : il est selon lui erroné de qualifier Cournot de précurseur de la « courbe de demande néo-classique » (Mirowski, 1990 : 590), parce qu'à l'inverse de cette tradition, Cournot ne dérive pas cette courbe d'un programme de maximisation d'utilité. Le fait est connue, puisque déjà Jevons reconnaissait là l'existence de la différence fondamentale séparant son analyse de celle de Cournot (voir également Fry and Ekelund, 1971).

Concernant le monopole, l'apport de Cournot a également été très tôt souligné (Walras, 1874 [1900] : 435 ; Aupetit, 1905) et la littérature montre que les commentateurs ont été et sont encore unanimes pour reconnaître l'importance de la solution de Cournot, telle qu'elle apparaît dans le

¹⁹Selon Creedy, il est erroné de considérer que Cournot aurait reconnu et défini la notion d'élasticité : c'est chez Whewell que cette notion apparaît pour la première fois (Creedy, 1992 : 24, 27, 29-32).

²⁰ Pour Fisher, par exemple, 'La relation entre le prix et le demande est représentée par la désormais familière « courbe de demande », que Cournot a été le premier à introduire' (1898 : 181-2).

chapitre V des *Recherches* : Cournot y montre que le profit du monopoleur est maximal lorsque le prix est tel qu'il égalise la recette marginale et le coût marginal. Globalement, l'appréciation de Hicks en 1935 sur cette solution est toujours d'actualité : « Concernant le monopole, l'amélioration de la théorie par rapport à celle de Cournot est principalement une question de présentation, même si la recherche s'intéresse aujourd'hui aux effets du monopole sur la demande des facteurs de production » (Hicks, 1935 : 2). La solution au monopole donnée par Cournot est désormais qualifiée de « classique » par la grande majorité des auteurs de manuels de microéconomie : pour reprendre l'expression de Schumpeter, la théorie cournotienne du monopole « fut un exploit magnifique » (Schumpeter, 1954, III : 302).

b. Les apports dépassés.

L'accent mis par la littérature récente sur l'apport de Cournot concernant (de manière quasiment exclusive) la théorie de l'oligopole contraste avec les thèmes, beaucoup plus nombreux, qui dans les *Recherches* avaient précédemment suscités l'intérêt des économistes. En particulier, on peut identifier trois apports de Cournot qui furent très tôt reconnus par la littérature et qui sont aujourd'hui oubliés.

Le premier concerne la théorie du change. C'est ainsi, avec la théorie du monopole, l'un des deux domaines que choisit de présenter Aupetit pour preuve des « résultats vraiment nouveaux et tellement essentiels » (1905 : 389) auxquels Cournot parvient dans ses *Recherches* :

« En ce qui concerne l'équilibre des changes, l'interprétation mathématique de Cournot n'a même pas eu à recevoir ces amendements de détails, ces corrections que commande une seconde approximation. [...]. Il montre d'abord comment à l'état d'équilibre les changes entre deux pays pratiquant le même régime monétaire tendent sans cesse à rester les inverses l'un de l'autre. Passant ensuite aux relations d'un plus grand nombre de pays, il rend saisissante la liaison circulaire des changes en quelques formules [...]. Cournot aborde en terminant le cas de pays pratiquant des régimes monétaires différents et introduit graduellement dans ses formules toutes les corrections utiles et jusqu'à la prime de contrebande dans le cas où des lois prohibitives gênent les exportations des monnaies. » (Aupetit, 1905 : 391-2).

Si, jusque dans les années 1930, les commentateurs soulignaient encore l'apport de Cournot en la matière (cf. Roy, 1938 ; Lutfalla, 1938 et Bompaire, 1931 ; 1932 : 1327 n. 4), ce n'est plus le cas aujourd'hui : la raison tient sans doute au fait que Cournot n'analyse nullement le taux de change entre pays comme un pouvoir d'achat de chacune de leur monnaie en termes de biens. C'est alors d'une manière indirecte que les développements consacrés au change chez Cournot ont influencé la théorie économique en suggérant « à Walras d'utiliser la loi de Walras pour résoudre mathématiquement son système d'équilibre général » (Negishi, 2001 : xii).

Le second apport concerne la théorie du commerce international. J'ai déjà abordé le thème de la théorie du commerce international de Cournot (voir *supra*). L'intérêt suscité par celle-ci tenait aux conclusions quelques peu surprenantes auxquelles l'auteur aboutissait selon lesquelles l'exportation enrichit et l'importation appauvrit. Ces conclusions ont données lieu à d'importantes controverses, jusqu'à ce que l'on « montre[] que l'enchaînement des actions et des réactions est beaucoup plus

complique que Cournot ne le pensait. » (Pirou, 1946 : 185) : il semble aujourd'hui acquis à la fois que la « technique qu'il [Cournot] utilisa était inadaptée au problème qu'il souhaitait traiter » et que « ses conclusions sont dénuées de toute valeur » (Viner, 1955, cité par Negishi, 2000 : xxix).

Enfin, le troisième apport « oublié » est relatif à la théorie de l'impôt : en 1892, Seligman, qui faisait alors autorité dans le domaine de la finance publique, note que l'ouvrage de Cournot est l'un des meilleurs sur l'étude des effets de la taxation (cité par Fisher, 1898 : 191)²¹. Menée dans le chapitre VI des *Recherches*, cette étude conduisant son auteur à se prononcer en faveur d'un impôt direct plutôt qu'indirect : un impôt sur le producteur (monopoleur) en effet « peut être [...] très préjudiciable à l'intérêt général [...] parce que la portion prélevée par l'impôt sur le revenu du producteur est employé ordinairement d'une manière moins profitable à l'accroissement du produit annuel, de la richesse nationale, et du bien-être de la population, que si elle fût restée à la disposition du producteur lui-même » (Cournot, 1838 : 52). Ce qui disqualifie donc l'impôt indirect est le présumé en faveur d'une utilisation plus efficace des ressources par les agents privés que par l'Etat. Or, rien ne justifie une telle hypothèse. En outre, si l'impôt direct est préférable, l'analyse de la perte du consommateur qu'il engendre présente un biais chez Cournot : seule est en effet prise en compte « la perte pécuniaire des consommateurs qui continuent d'acheter la denrée malgré le renchérissement » (*ibid.* : 54), tandis qu'est oubliée la perte d'utilité subie par les autres consommateurs, ceux qui auparavant achetaient le bien, mais qui cessent de l'acquérir dès lors que son prix s'accroît du fait de la taxe qu'on lui applique.

c. Les apports débattus.

J'ai déjà abordé le thème de la concurrence limitée, à travers les relations entre la théorie des jeux et celle du duopole. Il convient maintenant d'envisager cette dernière, pour mettre en lumière la manière dont elle a été reçue au fil des années. L'hypothèse comportementale développée par Cournot dans le cadre de sa théorie du duopole a d'abord été jugée simpliste et critiquée en tant que telle. Bertrand le premier a objecté à l'exemple de Cournot l'absence d'équilibre : il reprend le cas de « deux propriétaires et deux sources, dont les qualités sont identiques, et qui, en raison de la similitude de leur position, alimentent concurremment le même marché » (Cournot, 1838 : 59). En supposant un prix unique et en négligeant les coûts de production, Cournot parvenait à une situation d'équilibre stable (*ibid.* : 60-1). Or, Bertrand conteste cette conclusion puisque, selon lui, chacun des propriétaires a intérêt, pour attirer la demande, à baisser son prix ; dans ces conditions, la baisse est illimitée, le prix devient nulle et aucun équilibre n'est possible (Bertrand, 1883 : 503). Il est clair que ce résultat, à la différence de celui auquel Cournot parvenait, ne suppose pas l'uniformité du prix, mais les

²¹Cette appréciation très positive n'empêche cependant pas Seligman de reprocher à l'étude de Cournot un certain schématisme : en particulier, il insiste sur la nécessité de prendre en compte l'élasticité de la demande pour analyser les effets de l'impôt indirect dans le cadre d'un monopoleur.

conclusions de Bertrand « alimenteront la polémique pendant vingt ans » (Ménard, 1978 : 266). C'est d'abord Edgeworth qui, dans *Mathematical Psychics* (1881) dénonce l'analyse de Cournot :

« Starting with complete monopoly, we shall find the *price* continually diminish as the number of monopolists increases, until the point of complete fluidity is reached. This gradual 'extinction' of the influence of monopoly is well traced by Cournot in a discussion masterly, but limited by a particular condition, which may be called *uniformity of price, not (it is submitted) abstractedly necessary in cases of imperfect competition* » (Edgeworth, 1881 : 47).

Au contraire, Edgeworth montre que, si l'on lève cette hypothèse d'uniformité des prix, alors l'équilibre est indéterminé (*ibid.* : 47-8). En 1897, il développe son propre modèle de duopole, incorporant une analyse des comportements stratégiques, des coûts de production décroissants, et fondé de nouveau sur l'hypothèse de non uniformité du prix. Les critiques du modèle de Cournot se multiplient : Marshall, Fisher, Moore, Ricci, Pigou (cf. Stackelberg, 1935 : 336) et Pareto les développent, au point qu'en 1925, Edgeworth pouvait déclarer que « la démolition de la théorie de Cournot est généralement acceptée » (Edgeworth, 1925, cité par Magnan de Bornier, 1992 : 640). Rétrospectivement, c'est effectivement l'impression que laisse cette période : « En 1914, l'affaire semblait alors jugée par un accord général : Cournot s'était abusé, le régime du duopole n'admettait pas de solution » (Lutfalla, 1938 : xvii-xviii ; voir également Pigou, 1912). En réalité, ces critiques se sont révélées très fécondes, puisqu'elles ont conduit finalement à faire de l'équilibre de Cournot un cas particulier, à côté duquel d'autres possibilités existaient : celles respectivement mises en évidence par - ou attribuées à - Bertrand (1883) et von Stackelberg (1934). Mais pour qu'une telle compréhension soit acceptée, il faut attendre les écrits d'Amoroso [1921] et de Wicksell [1927] : on entre alors dans ce que Hicks qualifie de période de la « renaissance du Cournotisme » (Hicks, 1935 : 13)²².

Cette période coïncide avec un intérêt de plus en plus en fort pour les théories de la concurrence imparfaite qui ne se dément toujours pas aujourd'hui :

« Le thème de l'oligopole fait l'objet d'un intérêt discontinu : les travaux initiaux de Cournot publiés en 1838 n'ont d'écho qu'en 1883 avec l'article de Bertrand et celui d'Edgeworth de 1897, alors que d'autres auteurs comme Pareto évoquent rapidement cette question. A partir du milieu des années 1920, l'oligopole perd son caractère de curiosité théorique, abordé dans un simple souci d'exhaustivité lors de l'énumération des différentes formes de marché concevables, pour devenir un cas typique » (Rainelli, 2000 : 153).

Une certaine lecture de Cournot s'est alors stabilisée, qui reconnaît chez cet auteur un modèle en quantité. L'histoire de la pensée économique s'est emparée de cette lecture, pour en vérifier la validité. Or, il apparaît que l'opposition traditionnelle entre le modèle en quantité de Cournot et celui, attribué à Bertrand, qui retient cette fois le prix comme variable stratégique est peu à peu remise en cause. Le compte-rendu critique par Bertrand des *Recherches* ne discute nullement en effet la *nature*

²²Cette périodicité, que l'on retrouve à peu près identique chez Magnan de Bornier (2000 : 102-103) est cependant implicitement contestée par Léonard (1994), lorsqu'il réfute l'idée d'une antériorité de Cournot sur Nash : dans cette tentative, en effet, l'un des arguments qu'il avance tient à la manière dont Cournot aurait été lu dans les années 1950. Notons cependant qu'il s'en tient à la seule lecture (extrêmement critique) qui en était proposée par Fellner en 1949.

des conjectures faites par les agents (Magnan de Bornier, 1992) : c'est, selon un certain nombre de commentateurs, chez Cournot lui-même que l'on peut reconnaître les deux modèles, en prix et en quantité (Morrison, 1999 ; Dimand and Dore, 1999).

En guise de conclusion

Rétrospectivement, la littérature attribuée à Cournot un nombre d'apports impressionnant. Ce faisant, elle s'est focalisée sur un seul de ses ouvrages économiques, les *Recherches* et a condamné les autres à l'obscurité. Il s'ensuit un traitement particulier de l'œuvre de Cournot, très bien mis en évidence dans les écrits des économistes spécialisés en histoire de la pensée économique : nombreux sont en effet ceux qui ne consacrent aucun chapitre spécifique à l'auteur, se limitant à le citer soit en raison de l'influence qu'il a eu sur tel ou tel économiste postérieur, soit en tant que pionnier dans certains développements théoriques ultérieurs (voir par exemple Backhouse, 1985). C'est alors l'idée d'un décalage²³ entre les préoccupations de ses contemporains et les siennes, entre leur méthodologie et la sienne, qui est mis en avant.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLIX, E. (1920) : Un précurseur de l'école mathématique : Nicolas-François Canard, *Revue d'Histoire Economique et Sociale*, 8e année, n° 1 : 38-67.
- AUPETIT, A. (1905) : L'œuvre économique de Cournot, *Revue de métaphysique et de morale*, 13^e année : 377-93.
- BACKHOUSE, R. (1985) : *A History of Modern Economic Analysis*, Oxford : Basil Blackwell, 1991.
- BARRAULT, H.E. (1912) Les doctrines de Cournot sur le commerce international, *Revue d'Histoire des Doctrines Economiques et Sociales*, 5e année, n° 2-3.
- BASTABLE (1900) : *La théorie du commerce international*, tr. fr. par Sauvaire-Jourdan, sur la seconde éd. anglaise [1e éd. : 1887]. Paris : V. Giard & E. Brière.
- BERAUD, A. (1992) : Ricardo, Malthus, Say et les controverses de la 'seconde génération', in A. Béraud et G. Faccarello, *Nouvelle histoire de la pensée économique*, Paris : La découverte, tome 1 : 365-508.
- BERTRAND, J. (1883) : Théorie mathématique de la richesse sociale, *Journal des savants* : 499-508.
- BLAUG, M. (1986) : *Great Economists before Keynes*. Brighton : Wheatsheaf Books.

²³Cette idée de décalage apparaît également chez Jorland lorsqu'il trouve la raison de l'absence de reconnaissance de Cournot dans son adhésion aux théories classiques :

'L'objet, mais très précis, des recherches économiques de Cournot, est de substituer l'analyse à l'algèbre élémentaire dans la formulation de la théorie classique. Il n'a nullement l'intention de construire une nouvelle théorie, il veut seulement penser la théorie classique, dans sa version ricardienne notamment, mais différemment.' (Jorland, 1978 : 17). Or, alors que 'la théorie de la valeur constitue [...] la théorie essentielle de l'économie politique : cette théorie, Cournot l'escamote.' (Ibid. : 21).

Il s'agit cependant d'une thèse minoritaire, et si de nombreux commentateurs ont trouvé 'quelques influences ricardienne' chez Cournot (cf. Schumpeter, cité par Negishi, 2001 : 4), rares sont ceux qui continuent à le considérer comme un auteur classique.

- BLOCH, M. (1897) : *Les progrès de la science économique depuis Adam Smith*, Paris : Guillaumin, 2ème édition, t. I.
- BOMPAIRE, F. (1931) : *Du principe de liberté économique dans l'oeuvre de Cournot et dans celle de l'école de Lausanne (Walras, Pareto)*, Paris : Sirey.
- BOMPAIRE (1932) : L'économie mathématique d'après l'oeuvre comparée de ses représentants les plus typiques : A.-A. Cournot, L. Walras, V. Pareto, *Revue d'économie politique*, vol. 46, n° 4 : 1321-46.
- BRETON, Y. (1985) : Les économistes, le pouvoir politique et l'ordre social en France entre 1830 et 1851, *Histoire, économie et société*, 4e année, n° 2 : 233-52.
- BRETON, Y. (1986) : Les économistes libéraux français et l'emploi des mathématiques en économie politique 1800-1914, *Oeconomia*, n° 5 : 25-63.
- BRETON, Y. (1991) : Les économistes Français et les questions de méthode, in Breton, Y et Lutfalla, M. (eds), *L'économie politique en France au XIXème siècle*. Paris : Economica.
- BRETON, Y. (1992) : L'économie politique et les mathématiques en France 1800-1914, *Histoire et mesure*, vol. VII, n° 1/2 : 25-52
- BRETON, Y. et LUTFALLA, M. (1991) (eds) : *L'économie politique en France au XIXème siècle*, Paris : Economica.
- COSSA, L. (1899) : *Histoire des doctrines économiques*, Paris : V. Giard & E. Brière.
- COURCELLE-SENEUIL, J. (1884) : [Compte-rendu du Capital de Karl Marx], *Journal des économistes*, Mars : 471-4.
- COURNOT, A. (1838) : *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, Paris : Dunod, 2001.
- COURNOT, A. (1863) : *Principes de la théorie des richesses*, Paris : Vrin, 1973.
- COURNOT, A. (1877) : *Revue sommaire des doctrines économiques*, Paris : Vrin, 1982.
- CREEDY, J. (1992) : *Demand and Exchange in Economic Analysis - A history from Cournot to Marshall*, Aldershot : Edward Elgar.
- DEPITRE, E. (1908) : Note sur les oeuvres économiques d'Augustin Cournot, *Revue d'Histoire des Doctrines Economiques et Sociales*, 1ère année, n° 2 : 187-196.
- DE VILLÉ, Ph. and MÉNARD, C. (1989) : An Insolent Founding Father, *European Economic Review*, Vol. 33, n° 213, March : 494-502.
- DIMAND, R.W. and DORE, M.H.I. (1999) : Cournot, Bertrand, and Game Theory: A Further Note, *Atlantic Economic Journal*, vol. 27, n° 3, Sept. : 325-333.
- EDGEWORTH, F.Y. (1881) : *Mathematical Psychics - An essay on the application of mathematics to the moral sciences*, Londres : C Kegan Paul. Reprint : New York : A.M. Kelley, 1961.
- EKELUND, R.B. and HEBERT, R.F. (1999) : *Secret origins of Modern Microeconomics. Dupuy and the Engineers*. Chicago and London : University of Chicago Press.
- ETNER, F. (1986) : L'enseignement économique dans les grands écoles au XIXème siècle en France, *Oeconomia*, n° 6.
- ETNER, F. (1987) : *Histoire du calcul économique en France*, Paris : Economica.
- ETNER, F. (2000) : *Histoire de la pensée économique*, Paris : Economica.
- FISHER, I. (1898) : Cournot and Mathematical Economics, *Quarterly Journal of Economics*, reprint in Blaug, M. (ed.), *Irving Fisher (1867-1947) ; Arthur Hadley (1856-1930)*, Aldershot: Edward Elgar, 1992 : 176-195.

- FONTENAY, R. de (1864) : Principes de la Théorie des Richesses par M. Cournot, *Journal des Economistes*, repris in Cournot, A.A., *Revue sommaire des doctrines économiques*. Paris : Vrin, 1982 : 188-201.
- FRY, C.L and EKELUND, R.B. (1971) : Cournot's Demand Theory: A Reassessment, *History of Political Economy*, vol. 3, n° 1 : 190-7.
- GÉLÉDAN, A. (1991) : Paul Cauwès, un nationaliste pour l'Etat régulateur, in Breton, Y. et Lutfalla, M., *L'économie politique en France au XIX^e siècle*. Paris : Economica : 335-51.
- GUITTON, H. (1968) : Cournot, in Sills, D.L. (ed), *International Encyclopedia of the Social Sciences*, Londres : Macmillan, vol. 3 : 427-30.
- GUITTON, H. (1974) : Préface à Cournot, A.A., *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, Paris : Calman-Levy : 7-25.
- HALÉVY, E. (1948) : *Histoire du socialisme européen*, Paris : Gallimard.
- HICKS, J.R. (1935) : Annual Survey of Economic Theory: The theory of Monopoly, *Econometrica*, vol. I : 1-20.
- JAFFÉ, W. (1952) : La correspondance complète de Cournot et Walras, *Economie Appliquée*, Tome V, n° 1, janv-mars : 5-33.
- JEVONS, W.S. (1879) : Preface to the Second Edition, reprint in Jevons, W.S., *The Theory of Political Economy*, New York: A.M. Kelley, 5e ed., 1965 : xi-lii.
- JORLAND, G. (1977) :
- JORLAND, G. (1978) : Position historique de l'oeuvre économique de Cournot, in Brun, J. et Robinet, A. (eds), *Etudes pour le centenaire de la mort de A. Cournot*. Paris : Vrin et Economica : 12-22.
- LASKINE, E. (1912) : Cournot et le Socialisme, *La revue socialiste, syndicaliste et coopérative*, tome LX, 28e année, n° 325, 15 janv. : 51-73.
- LE GALL, Ph. (1996) : Une énigme de l'histoire de l'économétrie : l'étrange demande de lingots de fonte de Henry Moore (1914), *Revue d'Economie Politique*, vol. 106, n° 2, mars-avril : 293-318.
- LÉON, H. (1898) : L'économie politique nationale, *Journal des Economistes*, 5e série, Tome XXXIII, vol. 57, janv.-mars : 73-9.
- LEONARD, R.J. (1994) : Reading Cournot, Reading Nash: the Creation and Stabilisation of the Nash Equilibrium, *The Economic Journal*, vol. 104, n° 424, May : 492-511.
- LE VAN LEMESLE, L. (1985) : Guillaumin, Editeur d'économie politique, *Revue d'Economie Politique*, Vol. 95, n° 2 : 134-149.
- LE VAN LEMESLE, L. (1991) : L'institutionnalisation de l'économie politique en France, in Breton, Y et Lutfalla, M. (eds), *L'économie politique en France au XIX^e siècle*. Paris : Economica.
- LUTFALLA, G. (1938): Introduction, in Cournot, A.A., *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, Paris : Librairie des Sciences Politiques et Sociales Marcel Rivière : v-xxv.
- LUTFALLA, M. (1972) : Aux origines du libéralisme économique en France le 'Journal des Economistes'. Analyse du contenu de la première série 1841-1853, *Revue d'Histoire économique et sociale*, vol. L, n° 4 : 494-517.
- MAGNAN DE BORNIER, J. (1992) : The « Cournot-Bertrand Debate »: A Historical Perspective, *History of Political Economy*, vol. 24, n° 3 : 623-656.
- MAGNAN DE BORNIER, J. (2000) : Cournot avant Nash : Grandeur et limites d'un modèle unitaire de la concurrence, *Cahiers d'Economie Politique*, vol. 37 : 101-125.

- MARTIN, Th. (1998) : *Bibliographie cournotienne*. (avec la collaboration de J.-Ph. Massonie). Besançon : Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté.
- MÉNARD, C. (1978) : *La formation d'une rationalité économique : A.A. Cournot*. Paris : Flammarion.
- MIROWSKI, Ph. (1990) : Problems in the paternity of econometrics: Henry Ludwell Moore, *History of Political Economy*, vol. 22, n° 4, Winter : 587-609.
- MORGAN, M.S. (1990) : *The history of econometric ideas*, Cambridge : Cambridge University Press.
- MORRISON, Cl. C. (1999) : Dimand-Dore on Cournot-Bertrand: A Reply and More, *Atlantic Economic Journal*, vol. 27, n° 3, Sept. : 334-339.
- MYERSON (1999) : Nash Equilibrium and the History of Economic Theory, *Journal of Economic Literature*, vol. XXXVII, Sept. : 1067-82.
- NEGISHI, T. (2001) : Introduction, in Cournot, *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses*, Paris : Dunod.
- NEWMAN, P. (1987) : Elasticity, in Eatwell, J., Milgate, M. and Newman, P. (eds), *The New Palgrave - A Dictionary of Economics*. Vol. II : 125-7.
- NICHOL, A.J. (1938) : Tragedies in the life of Cournot, *Econometrica*, vol. 6, n° 3, july : 193-7.
- PESARAN, M.H. (1987) : Econometrics, in Eatwell, J., Milgate, M. and Newman, P. (eds), *The New Palgrave - A Dictionary of Economics*. Vol. 2 : 8-22.
- PIGOU, (1912)
- PIROU, G. (1946) : *Les théories de l'équilibre économique. Walras et Pareto*, 3è ed. Paris : Editions Domat Montchretien.
- QUDDUS, M. (2000) : Mathematics Delayed? British Economists, 1730-1870, *History of Economic Ideas*, vol. VIII, n° 1.
- RAINELLI, M. (2000) : Comportements et formes de la concurrence, in Béraud, A. et Faccarello, G. (eds), *Nouvelle histoire de la pensée économique*, Paris : La Découverte, vol. 3 : 125-161.
- RAMBAUD, J. (1902) : *Histoire des Doctrines économiques*, 2e ed. Paris : Librairie de la Société du Recueil Général des Lois et des Arrêts et du Journal du Palais.
- RENOUVIER, Ch. (1873) : La manière de voir de M. Cournot sur le socialisme, *Critique philosophique*, n° 32 : 90-6.
- RIST, Ch. (1907) : Origine et caractères du socialisme d'Etat, *Revue d'Economie Politique*, tome XXI, n° 4, mai : 321-46.
- ROY, R. (1938) : A propos d'un centenaire. Cournot et la théorie des richesses, *Revue d'Economie Politique*, vol. LII, n° 6 : 1547-60.
- SCHMIDT, Ch. (1987) : Un siècle d'histoire de la pensée dans la Revue d'Economie Politique, *Revue d'Economie Politique*, vol. 97, n° 6 : 919-42.
- SCHULTZ, H. (1925) : The statistical law of demand as illustrated by the demand for sugar, *Journal of Political Economy*, vol. 33, n° 5, Oct. : 481-504.
- SCHUMPETER, J.A. (1933) : The Common sense of econometrics, *Econometrica*, vol. 1 : 5-12.
- SCHUMPETER, J.A. (1954) : *Histoire de l'analyse économique*, tr. fr. : Paris : Gallimard, 3 vol., 1983.
- SPIEGEL, H.W. (1983) : *The Growth of Economic Thought*, Durham: Duke University Press.
- STACKELBERG, H. von (1935) : L'erreur dans la théorie des formes de marché sans équilibre, une contribution au problème de la subjectivité de la science, tr. fr. dans *Cahiers d'économie politique*, vol. 37, 2000 : 331-44.

- STEINER, Ph. (1986) : J.B. Say et l'enseignement de l'économie politique en France (1816-1832), *Oeconomia*, n° 5 : 63-95.
- ST-MARC, H. (1893) : Compte-rendu du *Cours d'économie politique* de Paul Cauwès, *Revue d'Economie Politique*, vol. 7 : 857-62.
- THEOCHARIS, R.D. (1990) : A Note on the lag in the recognition of Cournot's contribution to economic analysis, *Canadian Journal of Economics/Revue canadienne d'économie*, vol. XXIII, n° 4, nov. : 923-33.
- VATIN, F. (1998) : *Economie politique et économie naturelle chez Antoine-Augustin Cournot*. Paris : PUF.
- VATIN, F. (2000) : Cournot et les *Principes* de 1863 : des *Recherches* sans mathématiques ?, in Dockès, P., Frobert, L. et Klotz, G. (dir.), *Les traditions économiques françaises : 1848-1939*, Paris : CNRS édition, 2000 : 305-21.
- WALRAS, L. (1874) : *Eléments d'économie pure ou théorie de la richesse sociale*, Paris : Librairie générale de droit et de jurisprudence, 4 ed. [1900], 1952.
- WALRAS, L. (1863) : [Compte rendu des] *Principes de la théorie des richesses* par M. Cournot, in Walras, L., *Mélanges d'économie politique et sociale*, Oeuvres économiques complètes, Paris : Economica, vol. VII : 155-159.
- ZYLBERBERG, A. (1990) : *L'économie mathématique en France, 1870-1914*. Paris : Economica.